

## *Autrui est-il mon semblable ?*



### **Problème de méthode :**

Le sujet comporte une dimension psychologique mais doit être traité philosophiquement. Il n'est pas seulement psychologique, il est épistémologique mais surtout il est politique, car ce n'est qu'à la condition de considérer autrui comme un semblable que je peux lui accorder les mêmes droits que les miens, entrer en communication avec lui et en relation d'échange. Est-il mon semblable, donc *mon égal...*

***S'il est différent, comment penser la différence, en termes de plus ou de moins ou en termes de différence.***

« Lecteur, mon semblable, mon frère », dans un poème des Fleurs du Mal, Baudelaire apostrophe ainsi son lecteur traduisant d'emblée sa réponse à une question de philosophie générale : autrui est-il mon semblable ? Mon semblable, et non mon identique. Celui qui me ressemble donc. Or, la ressemblance comme nous ne l'ignorons pas n'est pas une identité. Un fils ressemble à son père, sans être sa duplication.

Si autrui est mon semblable, la relation comporte le risque de se noyer dans l'autre comme Narcisse se noie dans son reflet...

En quoi autrui me ressemble, en quoi donc, il se différencie de moi ?

La « semblance » impose également la dissemblance, c'est-à-dire la différence. Certes, le poète pose d'emblée un rapport de fraternité, donc de compréhension mutuelle qui rend la lecture possible et la rencontre avec l'expérience singulière du poète. Et si Autrui est mon semblable comme le postule l'auteur des Fleurs du mal, sous quel rapport, dans quelle mesure, avec quelles limites ? Comment rendre compte alors des différences, et en particulier de l'inimitié qui existe entre les hommes et de la longue histoire de la barbarie humaine, du rejet de l'autre et toutes les formes qui traduisent qu'autrui n'est pas mon semblable, et que même, l'homme est le plus souvent pour l'homme un ennemi, une menace, un danger.

L'ambivalence de la relation à autrui semble constitutive. Elle implique à la fois une dimension psychologique, mais aussi épistémologique mais aussi une dimension politique.

Autrui est structurellement ambivalent.

A la fois semblable, (je peux m'identifier à lui) en tant qu'il est un être de désir, un être de relation en tant qu'il participe de la nature humaine. Mais il est aussi différent, car je m'oppose sans cesse à autrui. Ne serait ce que la différenciation sexuelle, qui rend complexe les mécanismes d'identification. Là encore les philosophies varient. Rousseau met au cœur de la relation humaine l'identification par la compassion. Hobbes fait de l'homme un ennemi radical, à travers sa formule : mais si l'homme est un loup pour l'homme, cela fait de tous les hommes des carnassiers. Nietzsche différencie quant à lui les loups et les agneaux. La différence est donc au cœur de la relation à autrui autant que la similitude.

La plupart des cultures construisent une ligne de partage entre elles et les autres, partage le plus souvent pensé sur le mode de la hiérarchie. Si on analyse la séparation des grecs et des barbares, puis la séparation des Romains et des barbares, il faut admettre qu'elle ne repose pas sur le même fondement. La première est fondée sur une question de langage. Le *barbaros* ou l'étranger et celui qui bafouille le *barbarophonos*, c'est celui qui massacre la langue avant de massacrer les autres langues et ensuite leurs cultures. La première ligne de fracture passe entre ceux qui parviennent à la maîtrise du discours et ceux qui n'y parviennent pas. Puis, elle passe par la dépendance de l'homme envers ses désirs et surtout envers la force brutale. Hérodote raconte le conflit de deux blocs géographiques, élevé

à la hauteur d'une lutte entre deux formes d'humanité, de deux modèles d'humanité. Les Grecs ont tout reçu des barbares que sont les égyptiens, mais ils l'ont élevé à la dignité de logos. « Tout ce que les Grecs ont pu recevoir des Barbares, ils l'ont conduit à un plus haut point de beauté finale ». Cela signifie-t-il que les Grecs n'ont conçu la barbarie qu'extérieure ? Non. Il y a une barbarie grecque et une barbarie asiatique que symbolisent les corps d'Achille et d'Hector.

Ce qu'il convient de souligner, c'est que pour les Grecs comme pour les Romains, la barbarie est associée à l'empire des sens, à ceux qui n'accordent pas foi en la raison, à la démesure des passions. L'autre radical, c'est celui qui ne gouverne pas ses sens. Mais Grecs ou barbares, tout se passe comme s'il existait dans l'âme un fond obscur basé dans le désir irrépressible. Mais pour les Grecs si le barbare est l'inférieur, on ne saurait diviser le genre humain entre les Hellènes et les Barbares. La supériorité des Hellènes provient selon Platon dans *le Politique*, du fait qu'ils constituent « une unité distincte de tout le reste », tandis que les autres races sont une infinité qui ne se mêlent ni ne s'entendent entre elles ».

Le jugement de fait nous invite à constater que le premier rapport à autrui n'est pas un rapport immédiat de confiance et de fraternité. L'autre est en puissance plutôt un ennemi qu'un ami. Autrui nous apparaît au demeurant dans sa différence plutôt que dans sa « semblance ». Et cependant nous cherchons dans notre expérience ce qui est commun, ce en quoi nous rejoignons l'autre. La question est donc. Si autrui est mon semblable, en quoi l'est-il.